

—A l'expiration du bail, dit Damien à Maxime, nous serons assez riches pour l'acheter.

Des voitures au mois leur suffirent ; mais elles furent fabriquées pour eux et timbrées de leurs chiffres.

Il ne fallut pas un mois aux deux associés pour monter leur maison. La saison s'avancait, ils partirent pour Monte-Carlo, jouèrent un jeu infernal et firent sauter la banque par deux fois. Maxime retrouva des amis dans cette capitale hivernale des plaisirs délicats et des passions éternelles. Il leur présenta sir Edward Josby, ancien major dans l'armée des Indes Anglaises, le triomphateur du trente-et-quarante, et le fit accepter par un groupe de jeunes gens avides de distractions bruyantes. Du reste, Damien coïnsa son personnage d'une façon admirable. Durant son séjour à Paris il s'adressa à une Juive connue pour vendre des produits pharmaceutiques aux femmes coquettes. L'ancien valet s'en munit, et au bout d'un mois le hâle de son teint avait disparu, et sa peau blanche et lisse ressemblait à celle d'un véritable fils d'Albion. Il savait un peu d'anglais ; grâce à un tailleur habile, il prit l'aspect roide d'un sujet de l'Angleterre, parla peu, affecta un flegme approchant de la distinction, et ne commit pas un impair quand il se trouva mêlé aux amis de son ancien maître.

Lorsque ses instincts reprenaient le dessus, il s'enfermait dans sa chambre, vidait plusieurs bouteilles de vin capiteux, cuvait son ivresse dans la solitude, puis, ranimé par un bain froid, plus grave que jamais, il reprenait le chemin de la salle des Jeux.

Au retour de cette campagne financière, Damien possédait cinq cent mille francs. Il ne se tenait pas possédant pour satisfait. Cette somme, il la voulait non point en capital, mais en revenu. Pour parvenir à ce but il devait mettre en œuvre ses ressources occultes, et continuer à demander au jeu des bénéfices incessamment renouvelés. Sans oser frapper à la porte des grands clubs, dont les membres comptent plusieurs quartiers de noblesse, il parvint à se faire admettre dans deux cercles où l'on se montrait moins difficiles.

Le marché conclu entre M. de Luzarches et son ancien valet fut respecté par chacun d'eux. Quelques amis de Maxime s'étonnèrent bien de sa subite amitié pour un étranger, amitié si vive qu'ils habitaient le même hôtel, mais pour la justifier Luzarches racontait que le major lui avait sauvé la vie en le retirant d'un précipice où il avait failli mourir. Cette raison parut suffisante. La situation du major et de Maxime se trouva donc très rapidement établie. Cependant, si M. de Luzarches acceptait le présent, il n'en était pas moins résolu à secouer le plus vite possible le joug sous lequel il pliait. Il n'était point sans s'être aperçu que l'ancien valet savait aider à la fortune, et qu'il possédait à fond l'art de tourner le roi et de gagner au baccarat. Quand il hasarda une observation sur le danger de semblables manœuvres, Damien lui répondait avec effronterie :

—Libre à vous de me quitter, pourvu que vous ne me trahissiez pas.

—Je n'y ai jamais songé.

—Parce que ma perte serait la vôtre... Vous ne me pardonnerez jamais l'orgueil qui me porte à vivre à vos côtés, et l'obligation dans laquelle vous êtes de me couvrir de l'éclat de votre amitié. Nous nous quitterons sans nul doute plus tard, veuillez seulement à ce que ce jour-là la police ne se mêle pas de nos affaires. Suivez mon conseil, mariez-vous... A votre âge, grâce à votre nom et à votre apparente fortune, vous trouverez une jeune fille, confiante, prête à vous rendre heureux ; épousez-la, et tâchez d'oublier le passé...

—Le passé ! répéta Luzarches.

—Soyons francs vis-à-vis l'un de l'autre, continua Damien ; n'avez-vous jamais revu en rêve la belle et pâle figure de Gaston de Marolles ?

—Si, répondit Luzarches en frissonnant.

—Ne vous est-il jamais arrivé, en remontant à l'angle d'une rue, de voir sous les pluies froides ou les grandes neiges, une jeune fille amaigrie, tendant la main en balbutiant des paroles confuses, et de vous dire que peut-être cet enfant était la fille légitime de votre cousin, l'héritière légataire de la fortune d'Henriot de Marolles ?

—Si, répondit de nouveau Luzarches, je l'ai souvent pensé.

—Ce qui est étrange, reprit Damien, ce que jamais je ne suis arrivé à comprendre, c'est que M. Gaston fût arrivé sans papiers. J'ai lu la lettre de

son oncle ; le vieillard les exigeait d'une façon absolue. Le voyage de M. de Marolles n'avait pas de raison s'il n'apportait point les preuves de son mariage avec Arinda Vebson... Et cependant... Mais aussi, pourquoi ne pas fouiller le cadavre...

—Le temps me manqua, répondit Luzarches avec un frisson.

—La crainte ne vous est-elle jamais venue qu'un autre avait dérobé à Gaston les titres de sa famille ? —Nul n'y avait intérêt.

—Plus tard, avez-vous suffisamment cherché sa femme et sa fille ?

—J'ai inutilement fouillé Paris. Qui sait si elles ne sont point retournées aux Indes ?

—Ce serait pour vous un grand bonheur, répondit Damien. Mais si nous manquons d'atouts de ce côté, nous pouvons cependant étaler encore un joli jeu et faire la voie... La fille de Wilhem Muller, le banquier, semble vous regarder avec une préférence marquée... On ne peut dire qu'elle soit jolie, mais, en la regardant à travers sa dot, elle demeure un parti très convenable. Je sais bien que Wilhem Muller se lance dans des spéculations audacieuses, capables de le mener loin, mais si les banquiers considèrent trop la fin de leurs entreprises, ils n'en lanceraient aucune. Un homme comme vous, rendu prudent par le passé, saura placer convenablement la fortune de sa femme et la mettre à l'abri de tout risque.

Maxime fit un signe de tête.

—Sarah Muller, avide d'entrer dans un autre monde que celui de la finance, vous acceptera tout de suite pour fiancé.

—C'est une affaire à suivre.

—Dites une affaire à conclure.

—Je ne suis pas si pressé, répartit Maxime.

—A votre volonté, dit Damien. Je m'estime trop honoré de votre amitié pour vouloir hâter l'heure de notre séparation.

L'ancien valet employait souvent à l'égard de Maxime de ses formules d'hypocrisie respect qui alumaient une rage sourde dans l'âme de M. de Luzarches. Des deux, Damien était le véritable maître. S'il avait dû le complice muet, le préparateur complaisant du crime commis à Marolles, s'il avait attiré la victime dans un piège et veillé sur le balcon tandis que Maxime assassinait son cousin, Damien cependant ne prit aucune part directe à ce crime ; qu'une accusation fût lancée contre lui, rien ne lui eût été plus facile que de s'en disculper. Un mot de Damien n'aurait-il pas suffi pour tout expliquer et mettre à néant la prétendue culpabilité de Cheminau ? Aussi, l'ancien valet lisait clairement dans l'esprit de Maxime, quand il affirmait que sa présence le gênait. Oui, et parfois elle lui pesait comme un cauchemar, elle devenait la personnification même de son crime. Crime inutile, dont l'horreur le pour suivait, doublée par l'humiliant sentiment de son impuissance. De quoi lui servirait d'hériter de Marolles ? Ne serait-il point trop vieux pour jouer alors d'une fortune achetée si cher ? Damien avait doublement raison en lui conseillant de se marier. Il y songeait depuis longtemps, laissant aller à tout vent la fantaisie de son choix.

Après avoir, durant une journée, tourné et retourné dans son cerveau les idées que sa conversation avec Damien y avait fait naître, il demanda le soir même à l'ancien valet :

—Wilhem Muller ne reçoit-il point aujourd'hui ?

—Ah ! vous avez réfléchi ?

—Il ne m'en coûtera guère d'adresser des fadeurs à Sarah.

Damien sourit.

Quelques heures plus tard, tous deux vêtus avec cette correction qui les rajeunissait, le gendreau à la boutonnière, entrèrent dans le salon du banquier. Les danses commençaient et Sarah valsait. Elle possédait une certaine grâce qui, pour la première fois, fut remarquée par Maxime. Dès qu'elle revint à sa place, il l'invita pour un quadrille, et sa demande se trouva gracieusement accueillie. Durant toute la durée du bal, il se montra attentif sans exagération, et constata que Sarah l'écoutait avec une préférence marquée.

De son côté la fille du banquier dit à son père au moment de la quitter :

—J'ai trouvé un mari ce soir.

—Un prétendant ?

—Non, un mari.

—Qui s'appelle ?

—M. de Luzarches.

—Bonne famille, fortune problématique.

—Bah ! vous êtes riches pour deux.

—Fais à ta volonté. Du chef de ta mère tu possèdes douze cent mille francs ; j'en ajouterai cent mille pour le mobilier.

—Sans compter le petit hôtel de la rue de Prony !

—Juive, va ! fit Muller en souriant.

—Israélite, tout au plus.

—Accordé, l'hôtel,

—Et maintenant laissez-moi arranger mes affaires toute seule.

Sarah croyait qu'elles marcheraient plus vite ; mais bien que Maxime se montrât fort assidu aux réceptions de M. Muller, il évitait de s'engager. Cependant, il accepta une invitation à dîner qui parut mettre les relations sur un pied plus intime entre les deux hommes. Un mois après, il paraissait à l'Opéra, dans la loge du banquier, et de ce moment dans le monde parisien, avide de nouvelles, on répandit le bruit du prochain mariage de Sarah avec M. de Luzarches.

Elle se défendit mal quand on lui en parla ; M. de Luzarches se contenta de sourire. Cependant, comme son cœur n'avait nullement sa part dans ses projets, il continua de mener la vie de plaisirs à laquelle il était habitué.

Un jour qu'il flânait sur le boulevard, il aperçut une jeune fille d'une beauté si rare, qu'il en demeura comme ébloui. Elle marchait du pas des gens qui se rendent à un but déterminé. Poussé par la curiosité, il la suivit. La jeune fille entra chez M. Duvelloy, puis elle étala sur le comptoir des éventails en feuilles, tandis que le fabricant les examinait en connaisseur.

Tandis qu'il marchandait le travail de la jeune fille, M. de Luzarches, le visage collé à la vitrine du magasin, contemplait les traits charmants de cette créature qui joignait à la régularité des traits une expression si souveraine de candeur et de dignité, qu'elle inspirait tout de suite le respect.

Duvelloy paya les éventails ; la jeune fille ramassa quelques pièces d'or, puis elle sortit après avoir échangé une promesse avec le marchand, car M. de Luzarches l'entendit répondre au moment où elle ouvrait la porte :

—Soyez tranquille, monsieur, je serai exacte.

Maxime la regarda s'éloigner ; quand elle eut disparu du Passage, il entra à son tour dans le magasin et demanda à voir des éventails.

—Montrez-moi des peintures d'abord, dit-il, je choisirai des montures ensuite.

Le marchand étala les feuilles apportées par les artistes. Au milieu d'un grand nombre d'autres, Maxime reconnut celles que venait de vendre la jeune fille dont la beauté l'avait si profondément ému. Il repoussa les autres puis, étudiant celles-là avec une admiration qu'il ne chercha point à dissimuler :

—Voilà qui est ravissant ! dit-il ; mais comment se fait-il que le nom du peintre ne s'y trouve point ? —Jusqu'à présent, l'artiste n'a rien signé.

—C'est dommage ! j'eusse acheté cet éventail couvert de fleurs exotiques, et cet autre sur lequel volent des oiseaux... Mais vous le savez, la signature seule donne de la valeur à l'œuvre... Quand le peintre sera célèbre, ses éventails doubleront de prix.

—Qu'à cela ne tienne, monsieur, je prie l'artiste de mettre son nom.

—Quand pourrai-je revenir ?

—Demain, monsieur, à la même heure. Cette jeune fille doit m'apporter deux écrans, elle signera les éventails devant vous.

—Fort bien, monsieur, je vais choisir des montures.

Maxime en prit une en nacre, décorée de rebauts d'or ; quant à la seconde, il la choisit en filigrane de Gênes.

Le soir, il alla au Théâtre Français, salua Sarah Muller, mais il n'eut point le courage de rester près d'elle, tant le souvenir de la jeune artiste le hantait. —Pourquoi faut-il qu'elle soit pauvre ! disait-il, et que cette sotte poupée possède douze cent mille francs.

Il savait bien qu'il serait incapable de choisir une femme pauvre, fût-elle douée de toutes les vertus, mais il ne chassa point de sa pensée la blonde créature qui lui était apparue, et dont il revoyait le front pur et les regards lumineux.

Le lendemain, il fut exact. Trop exact, il devança l'heure, et attendit sous les galeries l'arrivée de la jeune fille. Il la vit s'avancer du même pas rapide.